

Conférence des Églises européennes (CEC)
Tallinn

Être européen – Une évaluation sociologique de la situation en 2023 et au-delà

Mesdames, Messieurs,

Je voudrais tout d'abord vous remercier chaleureusement de m'avoir invité ici à Tallinn et à la Conférence des Églises européennes. J'ai réellement à cœur d'engager le dialogue avec des personnes de tous horizons, car mon expérience montre que ce dialogue peut être très fructueux et, plus encore, qu'il est absolument nécessaire. Nécessaire non seulement pour l'Europe et pour le monde dans lequel nous vivons ensemble, mais aussi pour le développement de ma propre théorie - elle s'en nourrit, et j'ai effectivement souvent constaté que, dans différents contextes ecclésiaux, une grande partie de ce que je concocte péniblement en tant que sociologue est déjà pensée et vécue. C'est pourquoi je me réjouis d'autant plus de l'occasion qui m'est donnée de pouvoir aussi discuter avec vous ici, d'engager le dialogue avec vous.

Permettez-moi de préciser d'emblée que je suis un fervent pro-européen, c'est-à-dire que je suis convaincu que notre avenir passe par une Europe commune et forte, tout simplement et avant tout parce qu'un retour aux égoïsmes des États nationaux, comme nous l'avons vu par le passé et le voyons actuellement, ne conduit qu'aux oppositions, aux conflits, à la misère et même à la guerre, et parce que, d'autre part, les États-nations européens, y compris la France, l'Angleterre ou l'Allemagne, sont livrés à eux-mêmes et sont trop petits, faibles et insignifiants dans le contexte mondialisé pour avoir une quelconque influence positive. Mais dans son ensemble l'Europe est (encore) assez grande et forte pour exercer une influence positive sur le monde global, et cela devrait être notre objectif. Pour autant, clairement et résolument, je ne conçois pas l'Europe comme un instrument de lutte contre les autres : comme arme contre la Chine, ou contre le Moyen-Orient, ou contre la Russie, ou contre les États-Unis. Les grands problèmes de l'humanité : les épidémies, le changement climatique, la disparition des espèces, les énormes inégalités sociales, mais aussi la solitude sociale croissante et la perte de sens, et surtout le danger des armes nucléaires et autres armes de destruction massive, ne peuvent être résolus par aucun 'bloc'. Nous périrons si, à long terme, nous divisons le monde en blocs et vivons dans une concurrence, une confrontation et une hostilité réciproques.

Nous devons cesser de voir constamment 'notre monde' (l'Europe) en opposition avec le reste du monde ou les autres mondes. Nous devons plutôt tirer parti de l'Europe pour rendre meilleur le monde entier (« tout ce qui est sous le ciel », comme dit Zhao Tingyang). Cela signifie également, même si beaucoup ici n'aiment pas l'entendre, qu'une architecture de sécurité européenne durable doit à long terme inclure la Russie, car sinon nous institutionnalisons le conflit, l'hostilité et la menace et, en fin de compte, la guerre ; et cela signifie en outre qu'à long terme, l'architecture de sécurité européenne ne peut être qu'un élément d'un ordre de sécurité mondial vers lequel nous devons tendre – dans un dialogue ouvert avec les non-Européens, c'est-à-dire les Chinois, les Indiens, les habitants du Moyen-Orient, d'Afrique et d'Amérique latine. Ils sont beaucoup, beaucoup plus nombreux, et ils ont assez longtemps souffert de l'arrogance européenne et de la prétention des Européens à mieux savoir voire à être meilleurs que les autres, et donc à leur imposer nos valeurs et notre système. Je ne rêve pas d'une Europe impériale et se considérant mieux informée que les autres, mais d'une Europe ouverte, sachant dialoguer et être en résonance, et qui n'est pas intrinsèquement destinée à dominer, à contrôler et à imposer, mais à 'écouter et répondre' ; écouter et répondre avec la volonté efficace de se transformer, de se métamorphoser sans cesse, sans en fixer le but d'emblée. C'est le cœur de la résonance, le cœur d'un rapport au monde résonant, qui est au centre de ma sociologie et de ma philosophie. Je rêve donc d'une Europe résonante, d'une Europe comme espace de résonance. Pour expliquer cette notion, je me focaliserai sur la question de la structure et des institutions de l'Europe d'aujourd'hui et sur le rôle que la religion et les Églises peuvent, voire doivent, jouer dans la transition vers une Europe démocratique et résonante. Ma thèse est que la religion ne doit en aucun cas être un obstacle à la démocratie résonante, mais que, si elle est comprise et vécue judicieusement, elle peut tout à fait être une ressource importante, voire centrale, pour la formation et l'exercice de pratiques et d'attitudes résonantes.

Les résonances sont riches en présupposés, pas seulement en musique, mais dans la société. Elles sont particulièrement dans une société atteinte de ce que j'appelle un immobilisme frénétique. D'après mon diagnostic, en 2023, l'Europe se trouve fondamentalement dans une situation d'immobilisme frénétique. Cette expression recouvre deux choses : d'une part, la société moderne de type occidental et capitaliste s'emballe (pour des raisons structurelles, elle s'emballe forcément), mais d'autre part, elle s'immobilise, elle s'est figée. L'Europe a perdu la dynamique du mouvement. Cette double notion est une idée clé que j'essaie d'explorer en tant que sociologue.

Lorsqu'une société est obligée de se dépasser en permanence, d'accélérer, d'aller de l'avant, mais qu'elle perd le sens du mouvement vers l'avant, elle

est en situation de crise. La question passionnante est : une telle société a-t-elle vraiment besoin d'une institution comme l'Église ? J'aimerais y réfléchir avec vous, car c'est une question qui s'impose, aussi bien dans des contextes ecclésiaux que dans une perspective sociologique : En a-t-on besoin ? Ou est-ce juste un anachronisme ? L'Église est-elle en fin de compte un vestige d'une autre forme de société et aussi d'une autre forme de rapport au monde ?

Quand on veut argumenter ainsi, on trouve vite de bonnes raisons de dire qu'en effet, les Églises et les religions ne conviennent plus à notre époque de religiosité bricolée, où chacun construit sa propre vision du monde, où nous avons un pluralisme religieux dans lequel de très nombreuses voix différentes proposent des interprétations très différentes. Mes étudiants disent souvent qu'après tout, il y a différentes sortes de superstitions, et que la religion en est une. C'est une manière d'interpréter le présent. On peut au moins dire qu'il existe une diversité d'offres religieuses et que l'État ne devrait pas accorder d'importance particulière aux institutions religieuses organisées, car cela enfreint le principe de neutralité : Pourquoi distinguons-nous le dimanche si le dimanche n'est sacré que pour les chrétiens, et le vendredi pour les musulmans, le samedi pour les personnes de confession juive et d'autres jours pour d'autres ? Ne vaut-il pas mieux que chacun se libère s'il veut se libérer ? La même question peut bien sûr être posée à Noël (même si cette fête est célébrée à des dates différentes dans l'Europe traditionnelle) et à propos de l'éducation: Pourquoi la religion catholique et protestante est-elle enseignée à l'école en Allemagne, mais pas le style de vie hippie ou le hygge des Scandinaves, ou l'enseignement des Églises d'Orient ? Ce sont de questions pertinentes, qui, d'ailleurs, sont réellement discutées. On peut même argumenter que les Églises sont peut-être un facteur perturbateur pour la société, car l'insistance sur le dimanche chômé est en soi un désavantage dans la concurrence économique mondiale. La constante préoccupation sur l'éthique de l'utilisation de cellules souches embryonnaires pour la recherche est également un désavantage dans la concurrence mondiale. On en conclut que l'Église est un anachronisme qui n'entre ni dans le répertoire idéologique, ni dans l'auto-interprétation d'une société moderne – un anachronisme source de problème. C'est ainsi qu'on pourrait tout d'abord aborder la question que j'ai posée au début. Et, à vrai dire, j'ai parfois l'impression que les représentants de l'Église eux-mêmes partagent quelque peu ce point de vue.

Je suis parfois un peu choqué quand je parle avec des gens qui sont engagés dans l'Église, y compris à des postes à responsabilité, mais qui disent : « C'est comme ça, plus personne ne veut nous entendre et nous avons le sentiment que nous n'avons peut-être rien à dire dans les crises actuelles », à quoi on pourrait répondre par des questions impertinentes

comme : « Alors, ce débat sur la Covid ? Vaccination obligatoire – pour ou contre ? Fermer les écoles – pour ou contre ? ». Y a-t-il une voix forte de l'Église, y a-t-il une fonction, une autorité religieuse qui aurait encore quelque chose à dire à la société qu'elle n'a pas le droit de dire autrement ou qu'elle n'ose pas dire ? Et surtout : les Églises ont-elles le droit de s'exprimer sur ce sujet ?

Et il y a encore un autre indicateur de crise sur lequel une personne du contexte ecclésial a attiré mon attention, à l'occasion de la célébration annuelle d'une faculté de théologie. Elle m'a dit que jusqu'à il y a 30 ou 40 ans, lorsqu'on lui demandait quelle était sa profession, elle était fière de pouvoir dire qu'elle travaillait dans le contexte ecclésial. Aujourd'hui, c'est quelque chose dont il a plutôt honte ou qu'il vaut mieux éviter de dire ; il préfère dire qu'il travaille pour un organisme social, une institution de l'État-providence. Et j'ai trouvé cela très intéressant : si on en est là, c'est qu'il y a un problème pour les Églises, en tout cas dans le contexte de l'Europe occidentale et centrale, et même un gros problème.

Je voudrais maintenant vous convaincre (non en tant que religieux mais en tant que sociologue) que l'Église peut jouer un rôle important, voire très important, dans cette société. Tout simplement parce que je pense qu'elle a quelque chose à offrir à une société. Non parce que les Églises détiennent des vérités fondamentales et peuvent et doivent dire aux gens ce qu'il faut faire et ne pas faire. Non parce que les valeurs et la morale de l'Église sont les bonnes et doivent être imposées aux autres. Mais parce que la société moderne, et donc la société européenne, se trouve dans une impasse essoufflée, frénétique, qui lui coûte cher, car cette société cherche désespérément une forme alternative de relation au monde, d'être dans le monde. Et où cette société peut-elle chercher d'autres formes de rapport à la vie, à l'univers, au cosmos, à la nature ? Où trouver ce réservoir alternatif ?

Je voudrais expliquer que nous, en tant que société, en tant qu'Europe, traversons une crise grave et que nous avons besoin d'institutions religieuses, de traditions, de pratiques, de constructions mentales, de convictions et de rites pour nous en sortir. Je veux mettre en évidence l'idée fondamentale selon laquelle cette société manque massivement d'un cœur qui entend – d'un point de vue politique et aussi de toutes sortes d'autres manières. Et c'est pourquoi nous avons besoin d'idées, de pratiques et autres qui nous montrent clairement ce que cela pourrait vouloir dire avoir un cœur qui écoute. Nous pouvons tout à fait trouver des éléments de réponse dans des contextes religieux. Je ne nie pas que les Églises elles-mêmes aient un cœur qui écoute, mais c'est assez souvent un cœur sourd, dur, comme en acier. Lorsque les autorités ecclésiastiques veulent simplement proclamer et imposer des vérités, il leur manque un cœur qui écoute.

Pour développer cette idée, je commencerai par un diagnostic plus précis de la société. J'en ai déjà parlé à maintes reprises, mais j'aimerais en exposer à nouveau l'essentiel et peut-être aussi l'accentuer.

Certains disent que *la société* comme telle n'existe pas, mais qu'il y a des événements et des processus et des institutions *politiques*, et des événements économiques, religieux, juridiques, sportifs, qui coexistent. Je crois cependant que l'on peut déjà utiliser le terme société au singulier, pour dire qu'il existe un ensemble, une totalité de la société, dans laquelle les différentes institutions et les hommes interagissent et se façonnent mutuellement. Je décris la forme de base de cette société par le terme de « stabilisation dynamique ». C'est ainsi que je définis une société moderne. Une société est moderne lorsqu'elle ne peut se stabiliser que de manière dynamique, c'est-à-dire lorsqu'elle dépend systématiquement et structurellement d'une augmentation permanente pour se reproduire et maintenir le statu quo institutionnel.

Je ne dis pas qu'il y a une spécificité historique à l'accélération de notre société européenne. C'est là que je m'attire toujours des ennuis avec les historiens qui me font remarquer que les sociétés précédentes étaient aussi dans l'accélération ; qu'il y a eu des périodes très accélérées et que la croissance a aussi été observée dans d'autres contextes. Certes, si nous regardons la progression de la population ou le développement de la civilisation, nous voyons toujours une courbe croissante, et on peut dire que la société moderne ne fait que s'inscrire dans un horizon historique à plus long terme.

Mais ce qui est particulier dans ma définition, ce n'est pas *que* la société croisse, par exemple en termes de population ou de production économique, ou qu'elle accélère à bien des égards, mais qu'elle *est obligée* de le faire pour maintenir le statu quo. En fait, on peut facilement comprendre cela avec Max Weber, qui dit que la plupart des sociétés que nous connaissons, avant la société moderne, couvraient leurs besoins. Elles savaient très précisément ce qu'il fallait faire pour survivre. Nous avons besoin de telle quantité de pain ou de telle quantité de céréales pour l'hiver ; de telle quantité de matériau de chauffage, d'une bonne maison, de quelques vêtements, de deux pantalons peut-être, et cela couvrira mes besoins. Mais, comme je l'expose chaque fois, si le pantalon est détérioré, je le répare, et si je ne peux plus le réparer, j'en fais un autre. Bien sûr, ce qui fait partie de ce dont nous avons besoin, ce n'est pas seulement la maison, la nourriture et les vêtements, mais aussi ce dont nous avons maintenant besoin, selon le contexte historique et culturel, pour le culte religieux, pour le rite, pour le temple par exemple ou pour les prêtres et pour les pasteurs. Il y a donc un

sens à ce dont on a besoin et, bien sûr, cela change historiquement. Pourquoi ? En partie à cause des conditions environnementales, parfois un ennemi est à ma porte, parfois le climat change, parfois une matière première dont j'ai besoin se raréfie. Tout cela pousse ensuite à l'innovation. À cela s'ajoute le fait que les gens sont curieux, ils veulent explorer du nouveau et découvrent des choses passionnantes, et si c'est bon, cela se transforme souvent (pas toujours) en innovation culturelle.

Si l'on se penche sur l'histoire des sociétés, on constate qu'elles ne sont pas statiques, mais qu'elles s'accompagnent toujours d'innovation et de changement, souvent liés à l'accélération et à la croissance. Je pense que Ian Morris et d'autres scientifiques ont raison de dire qu'il est utile de considérer l'équilibre énergétique : Les êtres humains ont besoin d'énergie pour produire de l'énergie sous d'autres formes. La nourriture est la forme d'énergie la plus importante, et ensuite bien sûr le chauffage, sous nos latitudes en tout cas ; et donc la question serait : comment puis-je obtenir suffisamment d'énergie pour passer l'hiver au chaud ? Ou simplement pour pouvoir vivre ? Les historiennes et les historiens constatent que souvent, pendant des millénaires, les humains, et les êtres vivants en général, ont dû utiliser exactement la quantité d'énergie nécessaire pour atteindre leur objectif, c'est-à-dire, par exemple, pour pouvoir vivre. Régulièrement, quand des gens font une découverte (par exemple parce qu'ils sont curieux), on constate qu'elle a de lourdes conséquences si on peut y faire entrer le même niveau d'énergie avec moins d'efforts. Par exemple, si nous faisons cuire (bouillir, poêler, cuire au four) des aliments (ou même avant historiquement, avec l'invention du feu) nous pouvons obtenir la même quantité d'énergie pour notre métabolisme avec beaucoup moins d'énergie. Et si nous, les humains, nous le remarquons, nous faisons naturellement ainsi. On peut donc assez bien décrire à l'aide de l'histoire comment il est devenu possible d'obtenir plus avec la même dépense d'énergie. Morris parle de Capture énergétique (*Energy Capture*). Bien sûr, obtenir exactement l'énergie dont j'ai besoin avec *moins* d'effort est aussi un incitatif d'innovation.

Je ne prétends donc pas que les sociétés antérieures sont statiques. Mais le problème de notre société est que, pour se maintenir ce qui existe, elle doit dépenser toujours *plus* d'énergie. Je dirais, conformément à la définition qu'en donne Max Weber, que c'est structurellement et systématiquement irrationnel. C'est dans le champ l'économie qu'on le voit le mieux : Que vous soyez une entreprise ou un État, une ville ou un pays, l'UE ou autre, vous êtes tenu de vous améliorer *en permanence*. Cela signifie que vous devez réaliser une croissance économique, augmenter la productivité, viser une innovation constante des produits et des processus. Nous l'observons en ce moment même : Les trois partis sont d'accord dans le nouveau gouvernement de coalition : « Nous avons besoin de croissance ! », « Le

moteur de la croissance doit se mettre en marche ! », « Nous voulons sortir de la crise ! », déclare le chancelier allemand Olaf Scholz. Et avec lui, TOUS les chefs de gouvernement européens le disent, y compris la Russie, la Chine, l'Inde et l'Arabie saoudite, et les États-Unis aussi. Je vous demande donc assez directement : *Dans quels domaines exactement voulez-vous cette croissance, au moins en Allemagne ?* J'aimerais bien vraiment en discuter. Où voulez-vous vous développer ? Devons-nous acheter plus de voitures ? Je ne veux pas remettre en question le fait que vendre plus de véhicules soit bon ou nécessaire pour la pérennité de Mercedes, BMW et Volkswagen. Ils considèrent que c'était une bonne année s'ils ont vendu plus de véhicules, ou des véhicules plus grands, plus puissants, plus volumineux etc. Il faut produire de la valeur, de la « *value* » comme on dit à l'anglaise, mais elle est produite principalement par *plus de voitures* et *plus de camions*. Nous pouvons fantasmer sur l'économie « verte », mais le secteur automobile reste l'un des principaux secteurs de croissance en Allemagne.

Robert Habeck, le ministre allemand de l'économie du parti Vert (*die Grünen*), dira peut-être : « Non, je ne souhaite pas de croissance dans l'industrie automobile ». On pourra lui répondre : « Peut-être dans l'industrie aéronautique ? ». C'est là aussi qu'il y a la croissance, et même l'une des plus fortes : la courbe en aérospatial est montée presque à la verticale (avant la Covid en tout cas), mais qu'en est-il maintenant et dans le contexte de la crise climatique ? L'absence de croissance est une mauvaise idée.

Bon, alors pas dans la mobilité, mais alors peut-être dans le bâtiment ? En ce moment, le secteur du bâtiment est en plein essor (on parle même d'une inflation du bâtiment), mais cela a des inconvénients ; par exemple l'artificialisation des sols est un énorme problème. De plus en plus de surfaces sont urbanisées et donc imperméabilisées. Donc, dire constamment que nous voulons de la croissance dans le bâtiment n'est pas non plus une bonne idée.

Alors, où, la croissance ? Dans les ordinateurs et les smartphones ? Qui sont de toute façon remplacés de plus en plus vite ? Nous jetons tous les deux ans des milliards d'appareils. C'est très mauvais pour les ressources en terres rares, le coltan (columbite-tantalite), le lithium et d'autres ressources. Donc n'importe quelle personne sensée dira : « Non, non, nous ne voulons pas vraiment de croissance dans ce domaine non plus ».

Si nous avons de la croissance dans l'industrie alimentaire, se pose la question suivante : la plupart des choses que nous jetons comme nourriture ne sont pas particulièrement nocives pour l'environnement, le problème est ailleurs : Ceux qui pourraient acheter la nourriture si l'industrie alimentaire disait vouloir croître sont déjà en surpoids. C'est ainsi ! Les sociétés qui ont

les moyens de se nourrir davantage souffrent d'obésité, globalement. Et que fait l'industrie alimentaire ? Elle assure sa croissance en incorporant aux aliments des enzymes ou autres additifs qui désactivent le signal de satiété entre l'estomac et le cerveau, de sorte que nous continuons à manger même après avoir avalé le nécessaire.

Le problème est donc que nous devons continuer à croître dans tous les secteurs pour maintenir le niveau d'emploi, alors que depuis longtemps une croissance indéfinie n'est plus justifiée. Peu importe le secteur. Prenez le textile : nous jetons couramment des habits qui sont encore en assez bon état et tout à fait portables. Ceci aurait été considéré insensé par toute culture avant la nôtre. Nous jetons un vêtement parce qu'il n'est plus à la mode ; nous ne voulons donc pas non plus de croissance. L'industrie pharmaceutique aussi est en croissance constante, par exemple et en ce qui concerne les vaccins, comme nous le voyons actuellement avec la pandémie (et ce peut être une bonne chose). Je ne veux donc pas dire que la société ne doit *jamais* être en croissance, mais qu'elle n'a pas *besoin* de croissance constante simplement pour préserver ce qui existe déjà. Je trouve vraiment absurde de toujours parler de croissance abstraitement. Les gens qui doivent dire concrètement où exactement doit se situer la croissance n'ont généralement pas de bonne réponse. Ils préconisent probablement de la croissance dans les technologies « vertes », mais ce n'est qu'un contournement de la question fondamentale, et cela ne suffira jamais non plus à atteindre les taux de croissance nécessaires.

Ce qui est encore plus absurde, c'est que nous ne voulons pas de toute cette croissance par simple avidité, mais aussi pour maintenir le tissu social. Si nous décidons maintenant de renoncer à la croissance, non seulement nous aurons du jour au lendemain une multitude de chômeurs et d'entreprises fermées, mais les recettes fiscales de l'État diminueront alors que les dépenses augmenteront, entre autres pour relancer la croissance, mais surtout parce que nous devons soutenir ceux qui n'auront plus de travail. Nous ne pourrions alors plus payer les pensions, maintenir le système de santé, l'ensemble du secteur des soins serait encore plus dramatiquement sous-financé ou les institutions culturelles ne pourraient plus être payées.

Tout le système repose donc sur le fait que l'économie doit croître chaque année. Et là où nous n'avons pas besoin de croître, nous avons d'autant plus accélérer. Prenez l'exemple du Japon. Pendant de nombreuses années, le pays n'a pratiquement pas connu de croissance, puis la pression en faveur de l'accélération et de l'efficacité est devenue d'autant plus forte. C'est logique, car si tout le monde peut produire plus de voitures, il n'est pas si important que l'on soit le leader du marché ou le deuxième, car le gâteau devient plus grand. Mais si le gâteau global n'augmente pas, vous devez être

le moins cher du marché, et le plus rapide. C'est pourquoi l'obligation de croissance est alors encore plus grande.

En conséquence : Nous vivons dans un système où nous *devons* aller plus vite chaque année. Nous *devons* accélérer, nous *devons* être innovants, les premiers à avoir le nouveau produit, les premiers à avoir les meilleures méthodes de production. Nous devons en quelque sorte produire plus pour pouvoir préserver ce qui existe déjà. Cela signifie aussi que nous devons investir chaque année davantage d'énergie physique, qu'elle provienne du vent, du soleil, du charbon, du nucléaire ou d'ailleurs. Nous avons besoin de toujours plus d'énergie pour faire marcher cette martingale, c'est-à-dire pour maintenir ce qui existe déjà.

Ceci montre aussi clairement l'irrationalité de cette société, la société de type européen. Je ne pense pas qu'il y ait eu auparavant une forme de vie qui se soit organisée pour avoir besoin de *plus d'énergie* chaque année, juste pour maintenir l'existant. Nous nous souvenons de Ian Morris et des relations liées à l'énergie. J'ai dit tout à l'heure qu'historiquement, le changement a toujours eu lieu lorsqu'il était possible d'obtenir plus de rendement avec autant d'énergie ou le même rendement avec moins d'énergie. Mais une société qui nous enjoint systématiquement de faire en sorte de mettre en œuvre, « capturer » toujours *plus d'énergie* pour maintenir l'existant, est perverse. Et il ne s'agit pas seulement d'énergie physique mais aussi d'énergie politique. Les politiciens doivent en permanence nous motiver, nous pousser et nous encourager. Les anciens doivent être mobilisés une nouvelle fois, les jeunes doivent être encouragés plus tôt, les études ne doivent plus durer douze semestres ou dix jusqu'au premier diplôme, mais seulement six jusqu'au niveau « *bachelor* ». On le voit à tous les niveaux. Je ne les blâme pas ; je ferais probablement de même si j'étais un politicien.

Il faut donc investir de l'énergie politique, de l'énergie physique et, de toute façon, de l'énergie psychique, car accélérer, innover et grandir ne sont pas le fait des machines mais de nous ! Oui, *nous, les humains*, devons courir plus vite l'année prochaine que cette année. À cela j'associe la notion que cette logique des institutions sociales instaure systématiquement un rapport d'agression envers le monde. Je pense que nous le ressentons tous dans notre corps et, en particulier, dans la pandémie. Notre rapport au monde est agressif. Pourquoi ? Parce que la liste des choses à faire explose. Chaque année, nous devons en créer un peu plus. Dans les petites comme dans les grandes choses, nous sommes ainsi dans une relation d'agression envers le monde. À grande échelle, nous le voyons clairement dans la crise écologique. Les industries agissent de manière de plus en plus impitoyable, forent de plus en plus profondément pour chercher du pétrole, creusent pour trouver des terres rares et du coltan ou autres, et nous polluent. Cela crée

systématiquement une relation d'agression envers l'environnement. En politique, on constate aussi une agressivité croissante : Si vous vivez dans la précarité et que vous n'entendez dire « Nous devons nous améliorer » et que cela imprègne les gens, alors celui qui a constamment une autre opinion, qui veut constamment autre chose, qui aime et croit différemment ou a n'importe quel autre facteur de différence, devient un obstacle. Il faut le faire taire !

Il y a une étude intéressante de mon collègue Michael Bruter à la *London School of Economics*, qui dit : Ce qui est inquiétant dans les démocraties est que la culture politique y est en train de changer. Le dissident politique n'est plus simplement considéré comme un partenaire de dialogue avec lequel il faut composer, mais comme un ennemi nauséabond qu'il faut faire taire. On le voit aux États-Unis, par exemple dans la manière dont s'affrontent Républicains et Démocrates. Par exemple, « Lock her up » était le cri de ralliement des Républicains contre Hillary Clinton : « Enfermez-la » (mettez-la en prison). Et en Angleterre, vous a pu le voir dans la tension entre les « *Brexiters* » et les « *Remainers* » : Les uns étaient farouchement pour le Brexit, les autres absolument contre. Mais cette logique de l'hostilité et du mépris mutuels s'observe actuellement dans toute l'Europe, par exemple dans le conflit entre les opposants et les partisans de la vaccination anti-Covid, les opposants et les partisans de l'avortement, les défenseurs du climat et les climatosceptiques etc. Nous n'avons plus de débat sur la manière dont nous voulons vivre, sur la manière dont nous aménageons notre mode de vie respectif, mais nous disons aux autres de se taire ; nous considérons les autres comme des ennemis que nous voulons faire taire ! C'est le cas des deux côtés. Soit nous les déclarons fascistes, soit nous les déclarons traîtres à la nation. En tout cas, on voit que ce rapport d'agression contre le monde, qui provient de la nécessité permanente d'augmenter, qui n'a absolument pas de fin, parce qu'il ne peut jamais être calmé, se traduit aussi dans la politique et au niveau individuel.

Je pense aussi que cela se reflète dans ce que l'on appelle le *burnout* ou dans ce que nous percevons comme une crise de *burnout*. Elle est désormais vraiment dramatique et s'est encore aggravée lors de la crise Covid, selon les chiffres disponibles à ce jour. Les médias parlent constamment de cas de *burnout*. Je ne cite pas ici les médias comme preuve de l'incidence des pathologies mentales, mais comme indicateur de l'importance sociale de la peur de ces pathologies. Souvent, lorsque je parle dans une grande salle, je pose la question qui serait tout à fait intéressante ici aussi : Qui parmi vous s'est parfois dit, ou du moins a pensé, au cours de l'année écoulée : « Il faut que je ralentisse un peu l'année prochaine », ou « Il faut que j'allège, sinon je risque aussi de faire un *burnout* », ou encore « Je risque de péter un plomb. » ? En général, presque toutes les mains se lèvent. C'est le cas pour les étudiants, pour les personnes actives, et même pour les

retraités. La sensation que « ça ne durera pas longtemps comme ça » est devenu le sentiment culturel dominant en Europe. Et ce, indépendamment du fait que l'augmentation des arrêts maladie pour épuisement professionnel soit confirmée dans les statistiques médicales. Nous savons qu'il faut être prudent avec ce genre de chiffres. Mais je pense que le discours en lui-même montre déjà clairement qu'il y a une crise. Et à proprement parler, nous sommes confrontés à des problèmes d'énergie aux deux endroits : Nous surchauffons l'atmosphère, générons de la chaleur, augmentons les investissements énergétiques, dépensons toujours plus d'énergie pour préserver ce qui existe. Cela crée un problème d'énergie pour le climat et un problème d'énergie pour la psyché : Les deux brûlent.

Je voudrais maintenant ajouter un autre point : ma notion d'immobilisme frénétique. Je pense que si la situation s'est tant aggravée sur le plan culturel – j'y ai fait allusion au début – c'est parce que nous avons perdu le sens de la marche en avant. Je ne nie pas que ce programme d'amélioration de la modernité a été longtemps très attrayant. En fait, nous ne lui serons jamais assez reconnaissants : il a engendré une incroyable prospérité économique en Europe. Cette logique de stabilisation dynamique a également donné lieu à de grandes découvertes scientifiques. A mes détracteurs de gauche, je dirais que si vous passez à côté de cela, votre critique sera bancal ; je suis convaincu que le marché et le capitalisme ont été des moteurs essentiels pour créer toutes les possibilités et les ressources dont nous disposons aujourd'hui. Certaines représentations, des promesses de nature culturelle, presque quasi-religieuse, y étaient associées. Avec l'augmentation de la force productive – comme aurait dit Marx, et sur ce point il avait raison et Marcuse l'a repris plus tard, avec la « Théorie critique » – une pacification de l'existence est en principe devenue possible. Nous aurions ainsi, selon la promesse, tellement de succès dans le traitement de la nature et la maîtrise de la pénurie que nous n'aurions plus à lutter pour la vie quotidienne, que nous n'aurions plus à craindre de ne pas avoir de place dans le monde, de devenir pour ainsi dire illégitimes, superflus ; que nous n'aurions plus à lutter pour notre existence économique, que la pénurie serait surmontée. C'était une grande promesse ! Cela signifiait aussi que l'ignorance disparaîtrait grâce au progrès scientifique : « Nous saurons comment bien vivre » : bien accoucher, bien aimer, bien dormir, bien manger... C'était aussi, vous vous en souvenez, la promesse des Lumières. Il y avait même la promesse que grâce à la progression des performances, nous surmonterions le manque de temps, et que nous aurions du temps libre en abondance.

Il est désormais évident qu'aucune de ces promesses ne sera tenue, et de loin. En fait, plus personne – pas même nos partisans de la croissance au sein de la coalition vert-jaune-rouge au pouvoir en Allemagne ou au Parlement européen – ne croit que les choses vont s'améliorer. La

concurrence mondiale va devenir beaucoup plus rude avec la crise climatique, et les pays en retard vont également aggraver le problème chez nous. Nous devons nous préparer à ce que tout devienne encore plus difficile en termes de concurrence et de raréfaction des ressources. C'est ce qu'on entend depuis longtemps, notamment dans les milieux intéressés par l'économie. Ce qui est intéressant, c'est que toute cette évolution accroît l'incertitude ; jamais l'incertitude n'a été aussi grande, par exemple, sur ce qu'il faut manger ou ne pas manger, ou encore l'emballement des intolérances alimentaires. C'est absurde. Nous savons aujourd'hui beaucoup de choses sur le lien entre la nourriture et le corps, mais nous ne savons plus du tout ce que nous devons manger. Par exemple, j'ai toujours pensé que manger beaucoup de graisse était mauvais pour le poids, mais j'ai lu récemment que manger beaucoup de graisse était favorable, y compris éventuellement pour perdre du poids, et que la consommation de sucre ne provoque pas directement d'hyperglycémie ni de diabète ! Peu importe la thèse, le fait est que les gens ne savent vraiment plus ce qu'ils doivent manger. Vous le savez très bien si vous avez affaire à des enfants : Certains disent « Je ne peux pas manger ci », « Je ne peux pas manger ça », d'autres encore « Je ne peux pas manger ceci avec ça », « Je dois manger le matin », ou au contraire « Je dois sauter le petit déjeuner », « Je ne dois rien manger pendant douze heures »... Bref, nous ne savons plus décider !

On peut aussi le montrer par un autre exemple, dans un domaine où, en tant qu'homme, je me dois de rester humble, mais je le trouve quand même intéressant : la grossesse. Nous constatons que plus nous en savons sur l'accouchement, plus la peur de l'accouchement *augmente*. Le sentiment d'impuissance est également lié à cela, car ce sont les dispositifs de technologie médicale, l'échographie par exemple, qui disent ce que je dois faire et où j'en suis par rapport à l'enfant. Mon propre sentiment n'a plus d'importance. Nous savons moins aujourd'hui comment donner naissance à des enfants que nous ne l'avons fait au cours des siècles ou des millénaires précédents.

Cette ignorance augmente dans tous les domaines, et les gens deviennent insatisfaits d'eux-mêmes. Il existe une étude intéressante qui dit qu'avant la chute du Mur – et en partie encore aujourd'hui – les gens se sentaient beaucoup mieux dans leur peau en Allemagne de l'Est qu'en Allemagne de l'Ouest. Le sentiment de ne pas être assez ceci ou cela, de ne pas être satisfait de soi-même, de devoir être idéalement complètement différent, augmente en permanence. Du fait de cette incitation à l'augmentation, nous ne savons plus trouver une façon de vivre satisfaisante, avec un bon rapport au monde. Nous nous rendons compte maintenant que la promesse n'est pas tenue. Et pourtant, l'Europe persiste à chercher la croissance. Les partis d'opposition n'ont rien d'autre à proposer non plus.

La modernité européenne et le système social moderne ont connu ce succès et ont été prometteurs tant que les gens ont eu le sentiment d'œuvrer à un avenir meilleur. On le voit à partir des données de toutes les sociétés occidentales ou des premières sociétés industrialisées. Dans ces contextes, les parents ont toujours travaillé avec la conviction (pas seulement dans la bourgeoisie, mais jusque dans la classe ouvrière ou dans les classes moyennes et pauvres) qu'ils travaillaient dur, qu'ils faisaient des efforts, des sacrifices pour que leurs enfants aient une meilleure vie. C'était une conviction et une motivation très fortes, qui ont créé une résonance et un lien intergénérationnel. Nous travaillons dur et nous faisons beaucoup de sacrifices, et les enfants entreront dans ce royaume de la liberté : « ils vivront mieux ». Maintenant, par contre, partout (et la Silicon Valley étant le précurseur en la matière) que tant les parents que les enfants disent : « Nous devons tout faire pour que la génération suivante ne vive pas nettement plus mal que nous ». Dans la Silicon Valley, les taux de suicide et de dépression sont particulièrement élevés, car les enfants y sont convaincus de ne jamais pouvoir maintenir le même niveau ». Les recherches sociales empiriques menées du Japon aux États-Unis, et plus encore en Europe ou en Australie, montrent que les parents, voire la majorité des adultes, pensent que nous devons faire tout ce que nous pouvons pour que la situation des enfants n'empire pas. C'est pour moi un point crucial : Nous n'avons plus le sentiment d'aller vers un avenir prometteur, mais nous fuyons un abîme qui nous rattrape. C'est ce que je veux exprimer par la notion d'immobilisme frénétique : Nous devons courir plus vite chaque année pour ne pas sombrer dans l'abîme qui se rapproche de plus en plus vite derrière nous, notamment à cause de la crise climatique.

Venons-en enfin à ce que je veux opposer à cela, et pourquoi je pense qu'on a besoin d'Églises : Je pense que nous sommes d'accord sur le fait que la démocratie ne fonctionne pas en mode agressif. Le mot d'ordre « Donne-moi un cœur qui écoute » du roi Salomon dans la Bible acquiert donc également une dimension politique. Il l'a déjà dans la Bible elle-même : Salomon, encore très jeune et devenant roi de manière inattendue, demande à Dieu non pas le pouvoir, les armes ou des alliés, mais un cœur qui écoute. C'est en fait une qualité passive, une qualité de réception. C'est précisément ce dont a besoin la démocratie - et dont ont besoin les Églises. Longtemps, elle a fait défaut à l'Église bien plus qu'à la démocratie, et c'est encore souvent le cas aujourd'hui. Mais restons-en à la démocratie, ce principe si fondamentale et si caractéristique de l'Europe. Elle aussi est porteuse d'une grande promesse. Cette promesse consiste en ce que chacun et chacune peut et doit avoir voix au chapitre, même ceux et celles qui ne plaisent pas à la classe politique ou aux Églises. La démocratie ne fonctionne que si chacun et chacune peut faire entendre sa voix. J'en suis de plus en plus convaincu :

Les oreilles en font également partie. Il ne suffit pas que j'aie une voix qui soit entendue ; j'ai aussi besoin d'oreilles qui entendent les autres voix. Et j'irais même plus loin en disant qu'avec les oreilles, il faut aussi ce cœur qui écoute, qui entend les autres et qui *veut bien* leur répondre. L'autre ne doit pas être réduit au silence au motif qu'il est un traître à la nation, un idiot ou affecté d'une autre tare. C'est assez difficile dans la société actuelle. Les gens se considèrent les uns les autres pour des idiots. C'est d'autant plus grave si on s'appuie fondamentalement sur la démocratie. La démocratie est la profession de foi centrale de notre société, mais elle exige justement des voix, et des oreilles et des cœurs qui entendent. J'ai déjà eu l'occasion de le dire clairement en prenant l'exemple des réfugiés. Les uns disent que nous avons laissé entrer beaucoup trop de réfugiés en Europe, que ce sont des traîtres d'État qui ont ouvert les frontières, et les autres disent que nous sommes nous-mêmes des criminels, parce que nous laissons des réfugiés se noyer et mourir de froid aux frontières, parce que nous sommes égoïstes et égocentriques et que nous sommes prêts à marcher sur des cadavres et à suspendre des droits fondamentaux pour cela. Les deux côtés ont toujours le sentiment de s'opposer à des salauds.

C'est pourquoi je pense absolument que nous devrions suivre Max Weber, qui dit que l'honnêteté intellectuelle consiste d'abord à entendre qu'il y a peut-être de l'autre côté des arguments qui me concernent, qui ont quelque chose à me dire. C'est la conception républicaine de la démocratie, à savoir que les citoyens se rencontrent en tant que tels, qu'ils ont quelque chose à se dire, et que cela ne signifie pas seulement « j'ai quelque chose à te dire » ou « j'ai dit un jour *mon* opinion à celui-là », mais « *tu* as aussi quelque chose à *me* dire », « je veux me laisser atteindre par *toi* ». L'idée républicaine de la démocratie est que, grâce à cette atteinte réciproque, une transformation réciproque a lieu. Et c'est ce qui nous permet, pour reprendre les termes d'Hannah Arendt, de faire preuve de *natalité* (*Natalität*). Il nous permet de repartir à zéro, de produire du nouveau.

C'est pourquoi j'affirme que la démocratie a besoin d'un cœur qui écoute, sinon elle ne fonctionne pas. Mais un tel cœur qui écoute ne tombe pas du ciel ; d'ailleurs cette attitude est particulièrement difficile à adopter dans une société d'agression.

Ma thèse est donc que ce sont en particulier les Églises qui disposent de « récits », d'un réservoir cognitif, de rites et de pratiques, d'espaces dans lesquels un cœur à l'écoute peut être exercé et peut-être vécu. C'est l'idée de base que je vais exposer : Nous devons nous laisser appeler. En tant que sociologue, je le dis depuis très longtemps et je ne le répète pas seulement maintenant parce que je suis ici à la Conférence des Églises européennes. Nous avons une crise de la capacité à nous laisser appeler (« l'appelabilité »), et elle se manifeste à la fois dans la crise de la foi et dans

la crise de la démocratie. Avec Bruno Latour, je le dirais ainsi : Le plus important est que je m'ARRÊTE.

C'est l'un de mes mots préférés : arrêter. Et le cœur qui entend s'y prête bien. D'une part en allemand, « *aufhören* » signifie arrêter, stopper. De son côté, le mot « *hören* », écouter, signifie que, pendant que je suis en train de faire la liste des choses à faire, que je m'épuise dans la roue du hamster, dans l'immobilité frénétique, j'écoute en haut, j'écoute à l'extérieur, je me laisse appeler et atteindre par quelque chose d'autre, par une autre voix qui dit autre chose que ce qui est inscrit sur mon agenda, qui est attendu en un échange fonctionnel.

La société, la démocratie européenne, a besoin de pouvoir être appelée. J'ai essayé d'appréhender cette capacité avec le concept de résonance ; ce n'est pas seulement une capacité ; c'est un autre rapport au monde. Si mon diagnostic est correct, c'est exactement le problème auquel nous sommes confrontés. Nous sommes sans cesse en mode agressif, car nous devons traiter ceci, acheter cela, nous voulons avoir ceci, apprendre cela, etc. La question est de savoir s'il est possible de faire autrement. L'attitude fondamentale moderne est axée sur le contrôle, la domination, la maîtrise. C'est ce qu'Adorno et Horkheimer ont montré dans leur ouvrage *La Dialectique des Lumières*. Mais en écoutant de la musique, nous constatons qu'il ne s'agit pas de contrôler ni d'augmenter. En jouant de la musique, c'est peut-être différent (on peut en débattre), mais en écoutant, je suis dans une attitude de simple écoute. Mais je suis tenté d'écrire en vitesse des SMS et de lire les fils d'information, en oubliant la musique. Mais tout à coup, tout à coup, j'arrête ! J'arrête, quelque chose m'atteint ! La musique a souvent le pouvoir de nous transformer. Parfois, j'ai l'impression qu'on le ressent même physiquement, quand la musique nous saisit, ou quand quelque chose nous appelle et qu'on y répond. L'état physique change. On le voit bien : c'est là que quelque chose comme un souffle, une relation au monde qui respire, entre dans la vie. C'est justement ce moment où quelque chose m'atteint, que quelque chose m'appelle. Je ne sais pas encore ce qu'il en ressortira, mais c'est ainsi que commence un moment de résonance.

La résonance a pour moi quatre éléments, ou moments, déterminants. Le premier est l'Effectuation (*Affizierung*), ou, mieux, l'Appel (*Anrufung*): quelque chose m'appelle, m'amène à écouter ; quelque chose qui ne peut pas être simplement ce que j'ai toujours pensé. Il y a là un aspect transgressif. La résonance n'est pas l'harmonie pure et l'accord pur, sinon ce ne serait pas la résonance. Si je n'entends que la même chose, amplifiée, si je ne fais que renforcer ce que j'ai toujours pensé, ressenti ou fait, alors ce n'est pas une relation de résonance, car la résonance signifie l'écoute de quelque chose de résolument différent, et éventuellement irritant. C'est là qu'une autre voix me parvient sous une forme ou une autre. Nous connaissons tous cela ; ce n'est

pas une capacité secrète qu'il faudrait apprendre. Les jeunes enfants le font, comme le prouve la recherche sur les nourrissons et le développement infantile. C'est ce premier moment où l'enfant écoute et constate que ce qu'il fait interagit avec ce qu'il atteint. Par exemple, il fait un bruit et il entend, et la mère ou quelqu'un d'autre qui s'occupe de lui répond à ce bruit !

C'est là qu'apparaît le deuxième moment de la résonance : l'Autoefficacité (Selbstwirksamkeit). Ce que je fais entre en relation avec cet autre. Le lien est un élément important, et la forme de base de la résonance est pour moi l'écoute et la réponse ; quelque chose m'atteint et m'appelle et je constate soudain qu'un lien se crée parce que je suis en mesure de réagir à ce que j'ai reçu. Ceci arrive dans certaines situations à l'université ; ou beaucoup d'entre vous connaissent cela dans le contexte scolaire ou dans le travail avec les jeunes ; ou lorsqu'on parle à une occasion quelconque dans une salle pleine - ou que l'on prêche à une paroisse : On a souvent l'impression de parler à un mur. On voit des visages ternes et apathiques ou des regards fatigués, ou les gens sont penchés sur leur téléphone portable, à moitié endormis. Ou les gens vous détestent parce que vous dénoncez le faux ou que vous êtes trop « genré » ou trop « non genré » et que c'est un sujet d'affrontement. Mais on peut aussi ressentir un basculement : On voit alors se produire soudain la résonance en exprimant une idée : la posture change, la direction du regard, le regard lui-même, les yeux s'illuminent, quelque chose se met en mouvement. Si on essaie de le mesurer, comme le fait l'Institut Max Planck d'esthétique empirique de Francfort, on peut même le rendre visible : Là où je m'arrête soudainement, là où je me laisse atteindre par quelque chose, même ma fréquence respiratoire, mon rythme cardiaque, ma résistance électrique cutanée changent et il y a une modification de ma sécrétion hormonale. Nous répondons à l'appel, nous en faisons quelque chose et c'est là que nous nous sentons vivants. C'est le moment de se sentir vivant. C'est aussi ce que disent Bruno Latour, Corinne Pelluchon, Andreas Weber et bien d'autres. Le moment de vivacité est précisément celui où non seulement on m'appelle, mais où je le constate soudainement : Je peux en faire quelque chose, avec la voix qui m'atteint, avec la musique que je rencontre. Parfois, nous n'y parvenons pas. Nous pouvons alors constater, même avec une musique aussi belle que celle que nous venons d'entendre, que même si c'est ma chanson préférée, elle ne m'atteint pas du tout (cette fois-là). Parce qu'il me manque à ce moment-là cette réponse, cette capacité d'écoute, ce phénomène d'ouverture et d'action.

Mais lorsque nous parvenons à réagir efficacement à un contact, le troisième moment de la résonance s'installe : le moment de la Transformation (Transformation). Là où la résonance se produit, là où je m'arrête vraiment et me connecte à ce qui m'atteint, je me transforme, j'arrive à un autre état d'esprit et à d'autres pensées. Je commence à voir le monde différemment,

ou à penser différemment. C'est le cas si je suis en dépression profonde ou en *burnout* : je n'ai plus de résonance. Dans la résonance, il n'y a pas spécialement de composant intellectuel, non affecté d'ailleurs pas affecté par le *burnout*. Le *burnout* est quasiment le contraire de la résonance. Le *burnout* est l'état dans lequel je ne suis plus capable de résonner, dans lequel je ne suis plus atteint par quoi que ce soit et ne parviens plus à atteindre quoi que ce soit ou qui que ce soit : Dans ce cas, il me manque la capacité de me laisser appeler et l'autoefficacité, et je me sens figé intérieurement, incapable de bouger. En revanche, si je suis en résonance et si je suis capable de me laisser appeler, je fais l'expérience de la transformation : je ne suis plus le ou la même ; je me transforme. C'est, comme je l'ai dit, un moment de vivacité.

Chose importante : je ne peux pas forcer ce moment. Je peux acheter des billets bien placés pour un excellent concert et me dire « Ce soir ce sera grandiose ! ». À mon premier concert de Pink Floyd, j'ai pensé « Aujourd'hui, je vais connaître l'illumination ». En fait, non. Je ne sais pas pourquoi, mais j'ai trouvé le concert ennuyeux. J'ai un peu l'impression de blasphémer, parce que Pink Floyd est mon groupe préféré, héros de ma jeunesse. D'ailleurs, quand quelque chose comme ça arrive, nous essayons toujours de nous convaincre par la force que c'était quand même incroyablement beau ! Je pense que plus les gens s'enthousiasment de manière ostentatoire, moins il y a eu résonance. On ne peut pas la forcer, même avec les tickets les plus chers et le meilleur contexte. Cela vaut aussi pour les dîners aux chandelles ou pour Noël : La veille de Noël, l'attente est à son comble, jusqu'à 17 heures nous sommes généralement tout à fait dans le train-train quotidien, et alors nous voulons tout à coup et ponctuellement entrer totalement en résonance avec la famille, avec la Sainte Famille et avec le message sacré. Tous ceux qui y travaillent le savent : L'aliénation et le potentiel de conflit y sont à leur maximum. Parce qu'on ne peut pas créer de résonance en appuyant sur un bouton. C'est aussi ce qui peut faire échouer les dîners aux chandelles, à les faire aboutir à des disputes plutôt qu'à une résonance. Le quatrième moment de la relation de résonance est donc sa Non-automaticité (*Unverfügbarkeit*): On ne peut pas la fabriquer, l'acheter ni la forcer.

Mais si, au contraire, une véritable résonance se produit, il y a aussi transformation. Ce qui est passionnant - et je crois que je l'ai sous-estimé jusqu'à présent - est que personne ne peut prédire le résultat. Ceci est très important : Si l'Église croit qu'elle sait toujours ce qui est juste et ce qui doit en sortir, alors elle n'est plus facteur de résonance, mais obstacle à la résonance. Certes, si nous entamons plus tard une discussion, il se peut que je dise ce que je dis toujours, que je sache déjà exactement ce que je vais répondre à un argument, parce que je l'ai déjà fait des centaines de fois. Et les autres participants à la discussion, les représentants d'autres Églises, font peut-être de même, ils réitèrent ce qu'ils ont déjà dit dix fois et la discussion

reste stérile. Mais il se peut aussi que cela se produise soudainement, que nous nous laissions atteindre, que nous arrêtons, et que nous disions : « Je n'avais jamais vu ça comme ça ! ». Alors il est possible de créer quelque chose de nouveau, mais il est totalement impossible de prédire si cela se produira, où et quand, et ce qui en résultera. La non-automaticité de la résonance implique donc qu'elle est ouverte quant à ses résultats. La résonance est un médiocre outil si on ne cherche qu'à optimiser : Quand je fais de l'optimisation, je sais exactement à l'avance ce que je veux obtenir. Mon collègue Hans Jonas parle à ce stade de la *créativité de l'action*, mais ma métaphore préférée en ce moment est le concept de natalité de Hannah Arendt, que j'ai déjà mentionné. C'est là que surgit soudain la nouvelle pensée à laquelle je n'avais pas pensé auparavant, et vous non plus. C'est pourquoi la résonance est pour ainsi dire le lieu d'émergence du nouveau. Mais cette nouveauté est non-automatique : On ne peut pas la prévoir ni la prédire.

De quoi avons-nous donc besoin dans cette société ? Je crois que cette société a besoin de retrouver précisément cette capacité de sensibilité à l'appel et de faire l'expérience de l'auto-efficacité correspondante, ouverte aux résultats. C'est une question de disposition : Je dois être capable de sortir du mode agressif ; de m'abstenir pendant un moment de poser des questions comme : « Qu'est-ce que j'y gagne ? Qu'est-ce que je reçois ? Qu'est-ce que je veux encore accomplir ? Qu'est-ce que je peux contrôler ? Qu'est-ce que je maîtrise ? Qu'est-ce que je ne maîtrise pas ? » Pour ainsi dire, il faut se mettre à nu, il faut se rendre atteignable, donc se rendre vulnérable. Ceci est hautement risqué dans une société basée sur la concurrence et visant l'augmentation. En tout cas, j'ai d'abord besoin d'une certaine attitude, et l'attitude ne me garantit pas encore qu'il y aura effectivement une résonance. Pour cela, j'ai aussi besoin d'espaces sociaux et matériels adéquats.

Je pense que la religion dispose de ces espaces, ou du moins qu'elle vise notamment à mettre à disposition de tels espaces. Elle dispose des éléments qui peuvent nous rappeler qu'un autre rapport au monde que celui orienté vers l'augmentation et la mise à disposition est possible. À commencer par le concept de temps (pensez à des chants comme « Mon temps est entre tes mains » ou à l'année liturgique). Mon père disait souvent : « C'est complètement ennuyeux. Il ne se passe rien ; chaque année c'est la même chose, depuis 2000 ans », et je répondais « C'est fait pour ! Pas d'innovation, pas d'augmentation, pas de croissance ». Ceci est très différent de notre conception du temps en tant que ressource économique. Le concept d'espace aussi est différent : Si vous allez dans une église, il n'y a rien que vous puissiez rendre disponible, pour ainsi dire ; que vous puissiez contrôler ou dominer. Le mode agressif n'y a pas prise, sauf si vous haïssez la religion

et que vous aimeriez arracher la croix du mur (ça existe...). Mais normalement vous êtes dans un contexte spatial où l'attitude agressive disparaît un moment, et vous le percevez physiquement.

Mais le point crucial me semble être que toute la pensée religieuse, toute la tradition et les meilleures interprétations religieuses sont bâties sur l'idée et la matérialisation de rapports de résonance. Je ne l'ai appris qu'après coup, après avoir écrit mon livre sur la résonance. Prenons l'exemple de la péricorèse (la double nature du Christ) et de la Trinité : Il s'agit d'une relation de résonance entre le Père, le Fils et le Saint-Esprit – et peut-être aussi avec nous, croyants. J'ai déjà écrit sur la question de savoir si la religion catholique en particulier, en tant que confession, possède des qualités de résonance. La réponse est oui ! Oui sur beaucoup de points même, et je crois presque sur plus ou en tout cas sur d'autres que le protestantisme, et aussi sur des choses plus charnelles. Enfant, j'étais toujours ravi, par exemple de faire un signe de croix ou de tremper le bout des doigts dans l'eau bénite, ou même quand il s'agit d'invoquer tous les saints. Dans tous ces gestes et rites, l'idée est toujours de créer une sorte de lien, un lien de résonance avec le monde et avec un autre monde. Quelque chose me touche et déclenche en moi un effet de transformation, c'est l'idée qui est partagée et dont on peut faire l'expérience.

De fait, l'aspiration à ces résonances est incroyablement élevée dans la société, bien au-delà des contextes religieux. À mon avis, et comme le montre l'excellente thèse de Hana Dolezalova sur ce sujet à Iéna, presque tous les phénomènes qui relèvent du New Age ou de l'ésotérisme peuvent être interprétés comme l'expression d'un désir et d'une conviction de résonance profondément enracinés. Les hommes cherchent des résonances dans les pierres et les herbes, les ruisseaux et les montagnes et dans les étoiles. Ils veulent s'en inspirer ou les récupérer... « Il y a une sorte de relation entre la pierre précieuse et moi » ou entre les fleurs de Bach et moi, ou entre l'eau médicinale et moi. En revanche, je dois me protéger du mauvais œil et des mystérieux rayons terrestres. Ce sont des idées de résonance. Si l'astrologie et les horoscopes sont toujours aussi répandus et en vogue, ce n'est pas parce qu'ils sont plausibles d'un point de vue astronomique ou qu'ils offrent de bons modèles d'explication. La plupart des personnes qui les consultent se justifient par des phrases comme « Je n'y crois pas vraiment, mais quand même... ». Quand même quoi ? Je pense qu'ils sont attrayants, même pour de nombreuses personnes de la modernité tardive, parce qu'ils donnent un sens au fait qu'il existe une relation – une relation de résonance – entre ce qui est le plus extérieur au monde, ou la réalité qui l'entoure, le cosmos, et ce qui est le plus intime, notre destin.

Je crois que c'est de là que la religion en soi tire sa grande force ; du fait qu'elle donne une sorte de promesse de résonance verticale, qu'elle dit : Au fond de mon existence, il n'y a pas l'univers silencieux, froid, hostile ou indifférent, mais une relation de réponse. Selon moi, c'est le cœur de la pensée religieuse dans les religions monothéistes, mais probablement aussi au-delà, c'est-à-dire très certainement dans l'hindouisme et aussi dans le bouddhisme. Mais restons-en au christianisme : Pour moi, l'idée de base est là, qu'au fond de mon existence, il n'y a pas l'univers silencieux, un mécanisme froid, le pur hasard ou même un vis-à-vis hostile, mais qu'il y a une relation de réponse. « Je t'ai appelé par ton nom, tu es à moi ». Si ça, ce n'est pas un appel à la résonance ! Quelque chose m'a appelé et m'a parlé. Ou alors, imaginez : « J'ai insufflé en toi le souffle de la vie ». Il y a une infinité d'images de ce genre dans la Bible, et je les interprète donc comme un unique texte de cri, d'appel et de supplication pour être entendu, pour trouver une résonance, un écho face à un ciel silencieux.

Et la Bible, la foi, l'Église donnent cette réponse unique, cette promesse unique : il y a quelqu'un qui t'a parlé, à toi, qui t'a appelé, toi, qui t'entend aussi, toi, même s'il n'est pas disponible ici et maintenant. La résonance est par nature non automatiquement disponible, comme je viens de le dire, même avec la résonance avec des personnes dans le même espace, mais ce qui est décisif, c'est la promesse, l'affirmation que nous sommes dans une relation de résonance. Les Églises risquent de trahir cette promesse si elles deviennent une autorité d'acier, qui n'écoute plus, qui sait déjà tout et donc n'écoute pas les gens mais leur donne des ordres et éventuellement en abuse. Mais elle a la possibilité d'ouvrir et de maintenir les potentiels, les espaces de résonance. Et c'est là que se forme un axe de résonance palpable, physiquement visible, par exemple dans la posture de prière ; là, ce qui est dit devient même physiquement perceptible. En tant que sociologue, je me suis posé la question : « Quelqu'un qui prie est-il tourné vers l'extérieur ou vers l'intérieur ? » Et j'ai conclu : les deux à la fois ! C'est là que cet axe naît de la raison même de mon existence. Là, au fond de son existence, celui qui prie est en relation avec l'Autre qui l'entoure, comme l'exprime Karl Jaspers. L'essence de mon existence est une relation de résonance.

Ce n'est pas seulement une pensée théologique, c'est une pratique religieuse vécue. Considérons par exemple la Cène. Trois axes de résonance y sont activés simultanément, entre les personnes, des personnes vers les choses et vers l'Autre qui les entoure – c'est là que naît la *communio*, une relation entre les personnes et une relation avec l'ensemble global. Il ne s'agit pas pour moi de savoir s'il est raisonnable de croire, s'il existe une preuve de l'existence de Dieu, si la Bible explique le monde ou même si elle est la parole de Dieu ou quoi que ce soit d'autre. Non seulement je ne peux pas répondre à ces questions en tant que sociologue, mais je ne peux même pas

les poser de manière pertinente. Il s'agit pour moi de savoir quel type de rapport au monde naît de ou dans la pratique religieuse. Mon dernier mot est donc : la religion a la force, elle a un réservoir d'idées et un arsenal rituel plein de chants appropriés, de gestes appropriés, d'espaces appropriés, de traditions appropriées et de pratiques appropriées qui ouvrent un sens à ce que signifie se laisser appeler, se laisser transformer, être en résonance.

Si la société perd cela, si elle oublie cette possibilité de relation, elle est condamnée. C'est pourquoi, à la question de savoir si la société actuelle a encore besoin de l'Église ou de la religion, la réponse ne peut être que : Oui !
Merci beaucoup de m'avoir écouté.